

## Mohammed Bennis & Bernard Noël

### Le partage des langues

Depuis près de 20 ans, l'amitié et la poésie poussent Bernard Noël et Mohammed Bennis à construire une « relation à l'Autre » par le biais de la question des langues et de leur traduction. Après la série de poèmes de Bennis, traduits par Noël « en collaboration avec l'auteur » (*Le Don du Vide*, 1999 ; *Le Livre de l'amour*, 2008 ; *Feuille de la splendeur*, 2010 ; *Un autre bout de bleu*, 2011 ; *Vers le bleu*, 2012), c'est un ensemble de pièces « à quatre mains » qui est paru chez Al Manar sous le titre *L'Obscur dans les mots*. : « Un chant à deux voix, qui se répondent. Une méditation sur la langue et l'amitié dans la poésie. » (Livre d'artistes, interventions graphiques de Joël Leik, 2010).

Dans la pensée de l'un comme de l'autre, alors que leurs poèmes se détachent de toute historicité, le geste de la « traduction » (transport, transfert, don, 'délivrance') reste fondamentalement politique. C'est qu'il ne cesse d'interroger et de mettre en œuvre une relation entre des hommes d'origine, de croyance, d'histoire et de civilisation, à la fois communes (pour le meilleur et pour le pire) et fondamentalement différentes. De tisser entre ces hommes « des deux rives » du lien ; d'inventer pour eux – de leur livrer – un nouvel espace qui, par-delà le clivage des langues et des lieux, puisse les rassembler dans ce que Blanchot après Bataille osa nommer « la communauté de ceux qui n'ont pas de communauté ».

Entre eux, par eux, le poème serait précisément cela qui, transcendant les difficultés de l'échange (celles des cultures, des langues – si distantes, si difficiles l'une à l'autre), dirait que le dialogue est possible, fût-il conflictuel ; que le commerce existe s'il est celui, sans ombre, des idées et des offrandes.

Les textes qui suivent, la plupart inédits, l'expriment admirablement, sur un plan tantôt plus abstrait (*Pour Mahmoud Darwich* ; *Le Dialogue des langues dans le poème*) ; dans la pratique de l'écriture surtout (*mohammed* ; *La Mer en face*). Y est poème ce qui assume un « mouvement de langue [vers] le pays du Livre », la vie (le « cœur ») cherchant obstinément comment « se prendre aux lettres », sans pour autant s'y trahir. Poème est ce qui tente « l'horizon de langue unique », son écriture faisant rempart, là où « la pensée est au bord de sa perte » ; là où se joue « le rôle de l'Autre » et s'accomplit non la fusion mais la conjugaison des êtres.

Tu fais, je fais, nous faisons  
revenir des ombres sur la page [...]  
Au jour il faut inventer un  
maintenant qui défie la distance

[Bernard Noël, *mohammed*]

Garde le feu me dis-tu  
au bord d'une parole  
sans fin Le feu qui tisse  
passage d'une langue  
à une autre

[Mohammed Bennis, *bernard*]

## Mohammed Bennis

### Le dialogue des langues dans le poème

Le poème moderne est né du dialogue entre les langues. Un dialogue qui se traduit par l'obscur en tant que tatouage sur le corps du poème. Mais ce dialogue est, avant tout, le signe de l'hospitalité de l'autre, l'étranger. Ainsi me suis-je rendu compte, depuis les années d'apprentissage, que le moderne est l'obscur par excellence, que son impureté est une pureté autre. Si le champ de l'obscurité change, le secret du poème, en tant qu'hospitalité de l'étranger, ne change pas. L'obscurité, comme produit de l'interculturel, est un phénomène relié à une vision de l'irrationnel, de l'infini et de l'inconnu. Le passage d'une langue à une autre, à travers lectures et traductions, est une donnée universelle qui n'est pas souvent aperçue, ou prise sérieusement en considération par la tyrannie du fermé, logique de tout fondamentalisme identitaire. La langue et la poésie arabes sont parmi les autres langues et poésies. Ni plus, ni moins. Comme dans les autres langues, qui cherchaient leur acheminement vers le moderne, le poème arabe a suivi la trace de l'aventure poétique universelle, en s'exposant à l'accident, en termes derridiens. Le poème moderne est engagé dans l'interculturel, ou bien il n'existe pas.

L'étranger dérange les systèmes de valeurs identitaires. Il les secoue, par la force de l'interculturel, de l'inconnu dans le poème. Il les secoue pour descendre dans la montée d'une lumière, qui n'existe ni avant ni après le poème. Cette lumière se crée avec et dans le poème, pour la seule raison poétique. Une lumière qui ne se soumet à aucune description relative à tout ce qui est extérieur au poème. Durant les moments de l'écriture, je ne prête attention qu'à cette force qui traverse le poème sans se soucier d'aucun interdit. Et cette force qu'efface toute référence, ne met en danger ni l'hospitalité de l'autre ni l'acte de l'écriture.

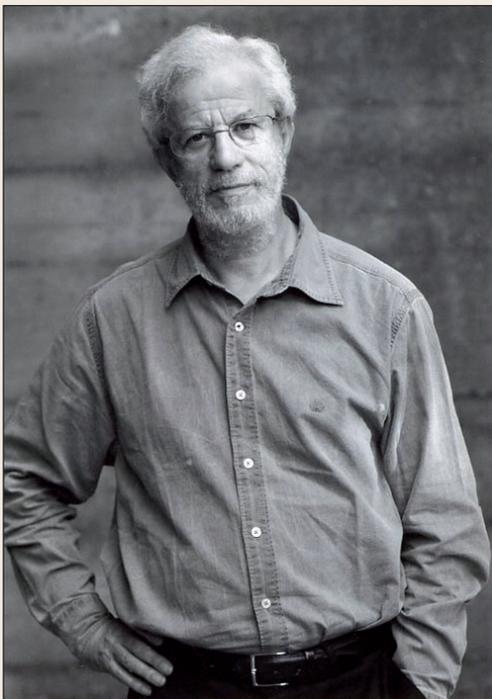
La liaison intime du poème à la langue devient signifiante une fois que le poème arrive à créer un choc dans sa langue, à en faire un secret en devenir qui ne trouve jamais son accomplissement. *Le Coup de Dés* est la manifestation exemplaire de la potentialité de la poésie, qui laisse le secret en devenir. C'est un poème unique dans l'histoire de la poésie universelle. Il franchit les frontières de la langue française et du territoire européen. Il est libérateur de tout ce qui limite notre appartenance linguistique ou culturelle. Un poème de l'extase par excellence. Je me suis préparé vingt ans pour le traduire. Et l'occasion s'est présentée en 2006, à Marrakech, au cours d'une conversation avec Isabella Checcaglini et Bernard Noël.



Mon ambition de traduire ce poème se résume dans la recherche d'un langage poétique arabe, qui puisse s'adapter à la conception du Livre chez Mallarmé et à sa mise en application dans le poème. L'arabe, dans sa littérature, sa poésie et sa prose, ou dans sa grammaire et son système de vocalisation, m'ont énormément aidé à réaliser cette traduction, ainsi que la prise en compte de l'avertissement si précis de Mallarmé aux lecteurs de *Cosmopolis* : « Dans cette œuvre d'un caractère entièrement nouveau, le poète s'est efforcé de faire de la musique avec des mots ». Enfin, je n'ai hésité à laisser ma subjectivité traverser le langage de Mallarmé : j'ai essayé de créer un choc dans ma propre langue, d'y faire passer un souffle pour conserver au secret du poème son devenir, qui reste toujours à venir.

Et si je pars de la méthode que je viens d'évoquer, je dirais que les traductions de ma poésie en français réussissent, en général, à réinventer ce choc et à lui conserver son secret. Ce sont des traductions de Bernard Noël en premier lieu. Et en écoutant la musicalité de la langue arabe dans mon poème, le travail de la traduction commence. Chose fabuleuse. Comment peut-on faire passer une langue non-cartésienne dans la langue française, qui rejette tout débordement de la construction cartésienne ? Et comment peut-on donner libre court à la musicalité de l'arabe dans le français ? Deux questions épineuses. En réponse à la première, la poésie française a heureusement vécu sa grande aventure de débordement, depuis les symbolistes au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est l'incarnation de l'hospitalité que le français a offert à d'autres langues, y compris l'arabe. En les écoutant, et en s'engageant dans un dialogue avec elles, le français s'est libéré de son dogmatisme et de sa rigidité. De ce côté, je sens que les traductions de Bernard touchent de façon jubilatoire un certain lectorat français et j'en suis heureux.

Mohammed Bennis  
Inédit, pour la Comédie du Livre 2013



## Mohammed Bennis

### *La mer en face*

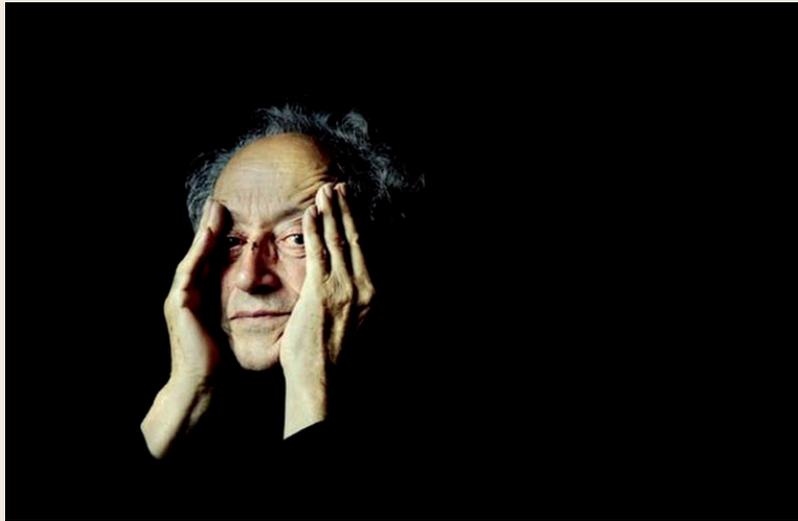
Telle est la pierre lointaine  
 elle multiplie les fêtes  
 J'entends les murmures à leur commencement  
 répéter la gloire  
 celle qui efface tout commencement  
 Aux palmiers les plus hauts je confie  
 un visage  
 éperdu

Je vois les vagues de cette mer  
 s'élançant de leurs cavernes  
 et ensevelir la quiétude des ghombases  
 dans la matrice de l'éternité  
 Le sable là-bas se fait dune  
 je définis sa forme par le vide

Bracelet d'une dame  
 ses éclats attisent le tranchant des lueurs

D'une pierre à l'autre  
 le cri des enfants répète  
 la danse des morts

Mohammed Bennis  
 Poème inédit, traduction de Bernard Noël en collaboration avec l'auteur.



Bernard Noël

« L'exercice de la langue »

Mahmoud Darwich ne parlait pas pour ni à la place de, il était naturellement la voix de la Palestine : la voix et non, comme on le dit, le porte-parole. Sa parole n'était que la sienne, tout comme son corps mortel n'était que le sien, mais il avait fait de sa mortalité le support d'une résistance et d'une solidarité dont témoignait justement sa parole. Ainsi avait-il réalisé en lui-même l'unité intérieure qui défie les circonstances de la condition humaine et les domine, même si le quotidien demeure sous leur dépendance. D'où, chez lui, une liberté plus forte que les contraintes de l'oppression et plus forte que les choix ponctuels de la politique : une liberté critique à l'égard des siens comme à l'égard des Autres. Tout cela non pas proclamé, ni revendiqué, mais vécu et, lentement, intégré à sa personne au point que, peu à peu, et en dehors de sa volonté, elle devint exemplaire. Dès lors, ce qui était l'activité particulière et distinctive de cette personne, à savoir la poésie, cessa d'être l'expression du seul soi-même tout en lui restant entièrement personnelle – et là est son mystère unique.

Ce n'est pas l'engagement qui explique l'adhésion populaire, d'ailleurs la poésie de Darwich est de moins en moins engagée au sens habituel de ce terme : elle a heureusement renoncé au circonstanciel pour un exercice de la langue qui en condense l'énergie afin, par elle, de ranimer le soulèvement originel contre la condition mortelle dont la forme présente, en Palestine, est l'oppression. Sensible à ce soulèvement opéré dans sa propre langue, le peuple palestinien y a senti l'apparition d'un sens qui, au milieu de son malheur, l'emportait au-delà. Poète universel, Darwich ne parlait pas seulement pour son peuple, mais, en reconnaissant son destin dans sa parole, son peuple faisait sienne sa voix.

L'œuvre de Mahmoud Darwich est à présent le Livre où les Palestiniens – seul peuple élu désormais par la persécution que lui font subir les démocraties dénaturées – attendent la fin de leur exil sur leur propre terre.

Bernard Noël  
*Pour Mahmoud Darwich* (2008)

Bernard Noël

*mohammed*

bienvenue au silence  
où s'avive le souffle qui vient  
habiter la demeure mentale  
amitié pensive puis la mémoire  
mâche un peu de temps puis fait  
mouvement de langue et c'est  
encore une fois vers le poème  
dis-moi quelle figure y prend l'air

bruit de syllabe ou présence  
en train de changer d'alphabet  
nous aimons le pays du Livre  
notre vie glisse entre les pages  
il y a tout l'inconnu qui cherche  
sous le cœur comment se prendre aux lettres

ou prémonition active à travers l'attente  
une vision travaille en tête  
matière d'unité qui  
active en nous l'urgence d'être  
mais qu'est-ce que la vie ordinaire quand on songe  
aux différences dont la parsèment les vocabulaires

jouer de l'étranger pour changer la vue  
oublier l'enceinte de poussière  
une main passe derrière les yeux  
raclant la patine des habitudes  
nous voici tout à coup ensemble  
au désert et l'émotion dresse là-bas  
l'horizon d'une langue unique  
de quelle substance avons-nous le partage  
en cet instant où se ferme la bouche

le rythme du regard fait danser  
autour de nous l'invisible

matière qui se matérialise  
et ce n'est pas du chant mais  
toute une nudité interne soudain  
advenue à la pensée que le Néant  
primordial nous invite à donner un  
habit sublime au dérisoire  
on va dans le désert pour voir  
reculer à chaque pas l'infini  
encore une réalité illusoire

les décombres de l'âme dis-tu  
et quelque chose d'obscur refroidit les yeux

des sanctuaires de sable  
ouvrent leurs portes à l'éphémère  
nous revoilà devant l'absence

dès que le doute dévoile la langue  
une limite encercle la vue

vapeur menaces chutes désastre  
il n'y a plus que la solitude  
des mots passent en perdant leurs lettres  
et l'illisible nous crible de sa pluie

faible rempart l'écriture  
l'obstinée résistance du sens  
entre disparition et dissidence  
un mystère d'inanité sonore  
vivifie l'espace où la pensée  
était au bord de sa perte

et tout repart une fois de plus  
notre vitalité elle seule peut-être  
tu fais je fais nous faisons  
revenir des ombres sur la page  
en traçant là des lignes

de l'illusion acceptée s'élève  
encore l'énergie verbale  
sous les signes respire l'autre dimension

futur et avenir ne sont pas semblables  
un grouillement ici une gravitation par là  
nous passons du pensable à son contraire  
enracine ton visage existe et mords  
répète en nous la bouche obscure  
aime ajoute une autre  
il n'y a pas de demi mesure dès qu'on saisit  
la plume et qu'elle remue tout en bas  
l'antique décharge où sont  
entassées les images l'écriture  
s'en va manger dans ce chaos

les mots dis-tu sont des sacs où le temps  
emplit du je du il parfois du nous

leur ouverture fait déborder le tu  
il dormait sous les cendres de l'identité  
vidé aussitôt du silence tacite le voilà  
réduit à jouer le rôle de l'Autre  
enveloppé de quelques lambeaux d'être

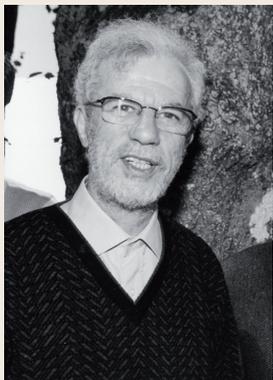
dans le corps cela crée de l'espace  
et des points d'attache pour l'infinif

les organes savent ce qu'ils doivent à la conjugaison

au jour il faut inventer un  
maintenant qui défie la distance  
oser l'écoute de la sonorité pure car  
une forme d'air suffit à faire  
résonner le fil de l'amitié



## Mohammed Bennis



Natif de Fès, où il a poursuivi ses études jusqu'à la licence de Lettres arabes en 1972, Mohammed Bennis a soutenu, à Rabat, un D.E.A. sur la poésie contemporaine au Maroc (sous la direction de Abdelkébir Khatibi, son mentor) ; puis, en 1988, sous la direction de Jamel-Eddine Bencheikh, un Doctorat d'État sur *Ash-sh'r al-Arabi l-hadith* (La poésie arabe moderne, structures et mutations). Il est, depuis 1980, professeur de poésie arabe moderne à la Faculté Mohammed V de Rabat.

Universitaire, Mohammed Bennis est également éditeur, mais surtout l'un des poètes majeurs de langue arabe, aujourd'hui. Il fut, en 1996, membre fondateur, avec Mohammed Bentalha, Hassan Nejmi et Salah Bousrif, de la Maison de la Poésie au Maroc, et son président jusqu'en 2003. On lui doit d'avoir obtenu – suite à sa demande auprès de Federico Mayor, directeur général de l'Unesco (1998) – que le 21 mars soit annuellement déclaré « Journée mondiale de la poésie ».

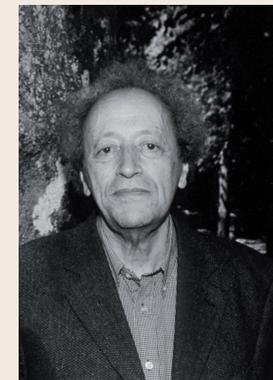
Sur lui, Bernard Noël a écrit ces mots exigeants de l'amitié : « À côté d'Adonis et de Mahmoud Darwich, Mohammed Bennis a construit une œuvre qui ne doit qu'à la recherche patiente de sa propre justesse d'être devenue exemplaire au milieu de la langue arabe. Elle y porte déjà un avenir qui la rend fondatrice. »

### Bibliographie

- ↻ *Vers le bleu* (traduit de l'arabe par Bernard Noël). Belgique : Résidence L'Arbre à paroles, 2012.
- ↻ *Feuille de la splendeur* (traduit de l'arabe par Mounir Serhani, revue par Bernard Noël). Abbeville : éditions Cadastre8zéro, 2010.
- ↻ *Le livre de l'amour* (traduit de l'arabe par Bernard Noël). Neuilly-sur-Seine : éditions Al Manar, 2008.
- ↻ *Fleuve entre des funérailles* (traduit de l'arabe par Mustafa Nissabouri). Chauvigny : éditions de l'Escampette, 2003.
- ↻ *Désert au bord de la lumière* (traduit de l'arabe par Abdelwahab Medded). Neuilly-sur-Seine : éditions Al Manar, 1999.
- ↻ *Le Don du vide* (traduit de l'arabe par Bernard Noël). Chauvigny : éditions de l'Escampette, 1999.



## Bernard Noël



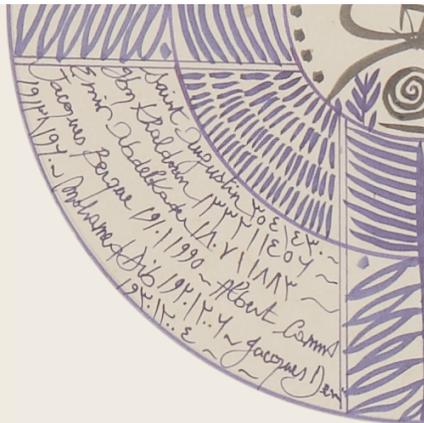
Qui douterait de l'existence, dans l'œuvre de Bernard Noël, d'une pensée et d'une quête essentielles de sens, devrait relire le puissant recueil des proses qu'il a consacrées depuis près de cinquante ans – de la censure du Château de Cène (1969) aux questions de la « Castration mentale » (1997) ou de la « Privation de sens » (2006) – à ce que lui-même nomme une « politique du corps ». [*L'Outrage aux mots*, 2011].

Encore faut-il comprendre que cette pensée n'est pas seulement celle d'un esprit ou d'une conscience aux prises avec les tragédies du monde (des guerres « d'Indochine, de Corée, d'Algérie... » et tant de massacres de l'Indonésie au Chili, en passant par Septembre noir) ; « du Golfe à la Palestine » ; etc.), mais qu'elle est dictée par la Vie elle-même, et les exigences du corps organique. Ou davantage : qu'il s'agit, par le corps et à travers lui, d'une pensée de la Poésie elle-même, du langage qu'elle met en œuvre au plus vif de l'existence du sujet.

Mallarméenne en cela (« il faut penser de tout son corps »), la poésie pense (chez) Bernard Noël, et dessine une somptueuse « politique », en effet, qui est aussi une magnifique érotique, dont on lira la pleine réalisation dans les livres où elle a choisi de se rassembler : *Les Yeux dans la couleur* (2004), *Les Plumes d'Eros* (2010) notamment.

### Bibliographie

- ↻ *Vies d'un immortel* (vu par Benjamin Monti). Nolay : éditions du Chemin de fer, 2013.
- ↻ *Le Livre de l'oubli*. Paris : éditions POL, 2012. (coll. « Fiction »).
- ↻ *Le Roman d'un être*. Paris : éditions POL, 2012. (coll. « Fiction »).
- ↻ *André Masson ou Le Regard incarné*. Saint-Clément-de-Rivière : éditions Fata Morgana, 2011.
- ↻ *L'Outrage aux mots : Œuvres 2*. Paris : éditions POL, 2011. (coll. « Fiction »).
- ↻ *Les Plumes d'Eros : Œuvres 1*. Paris : éditions POL, 2010. (coll. « Fiction »).
- ↻ *Un Livre de fables*. Saint-Clément-de-Rivière : éditions Fata Morgana, 2008.
- ↻ *Extraits du corps*. Paris : Gallimard, 2006. (coll. « Poésie » ; n° 420).
- ↻ *La Rumeur de l'air*. Saint-Clément-de-Rivière : éditions Fata Morgana, 1986. (traduit en arabe par Mohammed Bennis sous le titre *Hassissou l-hawa'e* en 1998).



## La rencontre L'Obscur dans les mots

La rencontre sera précédée par la présentation, en présence de Rachid Koraïchi, de l'affiche officielle de la Comédie 2013, dans l'écho du coffret « Deux rives, une mer », commandé à l'artiste par le Rotary Club 'Montpellier – Méditerranée', en 2008.

Jean-Marc Bourg lira les poèmes et textes de Bernard Noël et Mohammed Bennis.

La vente des livres sera assurée par la librairie Le Grain des mots.



## Remerciements

L'association Cœur de Livres et son président Serge Bourjea remercient la Ville de Montpellier, la Région Languedoc-Roussillon et le Centre National du Livre pour leur soutien financier depuis de nombreuses années pour l'organisation de la Comédie du Livre et pour leur confiance renouvelée.

RÉDACTION - Serge Bourjea

CONCEPTION GRAPHIQUE - Clémence Tafforin (d'après une création originale de Rachid Koraïchi)

